

parlé à M. Upjohn de quelques-uns de vos plans ?

—Certainement, ma mère ; mais M. Upjohn pense que vous ne pourrez vous plaire à la campagne.

—Permettez, madame ; ma première pensée, lorsque M. James me parla de cette affaire, en me confiant quelques-unes de ses inquiétudes et le résultat inattendu de vos efforts, ma première pensée fut que vous, madame, et les deux jeunes demoiselles, ne pourriez vous faire à la vie de campagne. La campagne est sans doute plus agréable que cette grande Babel de briques et de mortier, et les campagnards ne sont pas maladroits à ce qu'ils font, mais il faut savoir les prendre, et voyant que vous-même et ces jeunes demoiselles n'aviez jamais été accoutumées à ces dures épreuves de la vie, je pensais que peut-être cela ne pourrait vous plaire.

—Mais, monsieur Upjohn, la question n'est pas de savoir où et comment il nous plaira de vivre ; nous sommes pauvres maintenant, monsieur, très-pauvres et tout ce que nous cherchons est un abri et...

James regarda sa mère avec une expression de profonde tristesse.

—Je ne voudrais pas blesser vos sentiments, mon cher enfant, et ne dirai pas ce que j'avais intention de dire. Mais pauvreté, James, n'est pas honte, puisque, pour rester honnêtes, nous nous sommes réduits nous-mêmes à endurer ses tortures.

—Ce n'est pas cela, ma mère ; je m'inquiète peu de la pauvreté et la honte qui s'y attache ne m'atteint pas. Mais je souffre en vous entendant parler des tortures de la pauvreté. Vous ne les ressentirez ni vous, ma mère, ni mes sœurs. Laissez-moi seulement vous trouver une habitation dans un endroit retiré ; je sais que je puis faire plus que vous ne pensez. Après tout, je puis travailler comme journalier. Contentez seulement le désir que j'ai de prendre sur moi le soin de vous soutenir. Vous ne connaissez pas le besoin, vous n'aurez pas à le craindre, vous ne devez pas en parler.

L'énergie avec laquelle il parla rendit muette la petite compagnie. Sa mère et ses sœurs le contemplèrent avec un intérêt immense, mais chacune avec des sentiments différents : ces dernières, avec une expression de profonde admiration qui rayonnait dans leurs yeux étincelants ; la première, avec toute la douceur d'un amour de mère et la joie de voir se montrer chez son enfant de si nobles sentiments, mêlée à cette pensée douloureuse qu'il ne connaissait encore que bien peu les rudes réalités d'une vie d'efforts et de lutte. Ne voulant pas cependant abattre son ardeur

filiale, elle changea immédiatement le cours de ses observations.

—Connaissez-vous quelque endroit, monsieur Upjohn, assez rapproché de la ville, quelque village retiré où nous puissions habiter ?

—Je sais un endroit, madame, qui me paraît le mieux convenir à votre position. Je ne parle pas des habitants ; ce sont d'assez bonnes gens, qui, j'en suis sûr, vous traiteront avec beaucoup de douceur. Les gens de la campagne sont bons pour les étrangers ; mais, je dois le dire, pas pour ceux qui veulent lever trop haut la tête. Je pensais qu'il vous plairait à vous, madame, et aux jeunes demoiselles, à cause du saint ministre qu'ils ont parmi eux. Il y en a beaucoup dans cette catégorie-là (pardonnez-moi, madame) qui ne sont pas meilleurs qu'il ne faut. Mais M. Wharton est un prince parmi eux ; c'est un vrai chrétien, un vrai gentleman des pieds à la tête ; et sa dame est encore, si cela se peut, un peu meilleure que lui. C'est un trésor de femme que Mme Wharton. Ce n'est pas, vous savez, une de ces personnes communes qu'on voit tous les jours ; ils paraissent savoir comment le monde est fait, car ils ont vu beaucoup, et bien qu'ils ne courbent jamais la tête devant les plus orgueilleux du pays, car ils ont été élevés dans la haute société, cependant le pauvre est toujours le bienvenu à leur foyer. Que Dieu les protège ! c'est un noble couple !

—Est-ce loin de la ville ? demandèrent ensemble Mme Edwards et ses filles, car cette question les intéressait toutes trois également.

—Pas très-loin, madame, à une journée de distance, pas plus de trente milles.

La mère et les sœurs jetèrent un regard d'inquiétude sur James, qui écoutait aussi M. Upjohn avec beaucoup d'intérêt. Ce dernier écrivit immédiatement tous les renseignements qui leur étaient nécessaires pour se rendre à cet endroit ; puis, après avoir demandé en quoi il pourrait leur être utile désormais et avoir reçu malgré lui les remerciements dont leur cœur débordait pour tout ce qu'il avait déjà fait, leur bon et généreux visiteur exigea d'eux l'assurance qu'ils auraient recours à lui au besoin, et leur souhaita une bonne nuit. James l'accompagna jusqu'à la porte.

—Vous n'oublierez pas de venir me voir lorsque vous viendrez en ville, monsieur James, et de me faire savoir comment vous allez tous. Je suis bien tourmenté pour votre excellente mère et ces chères demoiselles.

Et le brave homme laissa aller la main que James lui avait donnée et il s'éloigna en essuyant une larme.

III

C'était par une sombre et froide journée de novembre ; les nuages couraient rapidement sur un ciel gris et de fortes rafales de vent soufflant par intervalle du nord-est, courbaient les hauts peupliers et dispersaient les plus faibles branches du chêne vigoureux ; au loin cependant les forêts faisaient entendre un sourd mugissement, comme si les esprits du mal avaient été occupés à détruire leurs retraites ténébreuses.

Un jeune voyageur, vêtu d'un costume assez léger, plus convenable pour les rues d'une ville que pour affronter un tel orage en pleine campagne, venait de sortir d'un bois que traversait la grande route ; devant lui s'ouvrait un petit village de peu d'étendue mais d'un aspect assez agréable. Le clocher d'une église de campagne bien bâtie lui apparut d'abord, dessinant sa forme blanche au-dessus des trembles et des saules qui cachaient gracieusement la plus grande partie de l'édifice ; de chaque côté de sa rue, à de très-petites distances les unes des autres, se montraient des habitations agréables qui, par leur extérieur élégant, laissaient loin derrière elles les maisons ordinaires de la campagne.

Le jour baissait, et ce ne fut pas sans quelque satisfaction que le jeune homme se trouva près du terme de son voyage ; il était à cheval, et comme de larges gouttes de pluie commençaient à accompagner les rafales de vent, il éperonna sa bête, et interrogea du regard chaque demeure pour découvrir l'enseigne d'une auberge qui, d'après son calcul, ne devait pas être bien loin.

Sur un grand orme, dont les branches géantes couvraient de leur ombre la grande route et se tordaient en craquant sous le souffle du vent, il distingua bientôt cet heureux signe qui lui annonçait un abri. Après avoir confié son cheval au garçon d'écurie et s'être lui-même chauffé et remis au feu pétillant de l'auberge, il s'avança dans l'intérieur.

—Monsieur, demanda-t-il à l'aubergiste alors très-occupé à satisfaire quelques pratiques, pourriez-vous m'indiquer la résidence du ministre de l'endroit, le Rév. M. Wharton ?

—C'est la première porte, monsieur ; et l'aubergiste étendit le doigt vers la fenêtre du fond : là ! C'est ce bâtiment en pierre que vous voyez tout près d'ici.

Le jeune homme le remercia, se dirigea aussitôt vers la fenêtre et examina la demeure. Il n'eût pas eu besoin de faire cette demande s'il n'avait été si occupé à son entrée dans le village à chercher l'enseigne d'une auberge. Le bâtiment avait au